

## **Festival du film juif de Montréal** **Mémoires affectées**

Élie Castiel

---

Number 232, July–August 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48120ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Castiel, É. (2004). Festival du film juif de Montréal : mémoires affectées. *Séquences*, (232), 8–8.

## Manifestations

### Festival du film juif de Montréal 2004



Rosenstrasse

### Mémoires affectées

Excellente édition que celle du 9<sup>e</sup> Festival du film juif de Montréal. Quarante projections pour donner un aperçu du vécu juif d'aujourd'hui. Par les temps qui courent, conflit au Moyen-Orient oblige, la dynamique juive traverse une étape conflictuelle quelle que soit la position politique qu'on adopte. Une telle situation oblige les cinéastes juifs à remettre en question leurs images en mouvement.

Chose curieuse, le film d'ouverture, une production israélienne, fait totalement abstraction du conflit israélo-palestinien. Il y a quelque chose de terriblement instinctif dans **Broken Wings** (Knafayim Shvurot) de Nir Bergman. En exposant le drame d'une famille qui doit (sur)vivre la mort du père dans un contexte essentiellement social, le cinéaste ne fait qu'évoquer une certaine réalité israélienne : oublier le conflit pour simplement vivre.

Ce qui n'est pas le cas de Dov Gil-Har qui, avec **Behind Enemy Lines** met face à face deux frères ennemis : Benny Hernes (un agent de police israélien) et Adnan Joulani (journaliste palestinien). Pourquoi « frères » ? Pour la simple raison qu'ils sont parmi les rares à dialoguer du conflit en termes de réconciliation. Mais au cours de leurs débats, chacun étale les arguments de leurs différences et de leurs prises de position. Le résultat est à la base même du conflit : le manque de compromis des deux partis. À voir par le grand bout de la lorgnette pour justement demeurer objectif.

De Yevgeni Tsymbal, *Dziga and His Brothers* raconte l'histoire des frères Kaufman, David, Moïse et Boris. L'aîné des trois est celui qui est plus connu sous le nom de Dziga Vertov, grand pionnier du cinéma documentaire, ainsi que du *cinéma-cœur* et du *cinéma vérité*. Cette histoire remarquable nous est racontée dans un documentaire qui, formellement, rend hommage au cinéma des trois pionniers du cinéma russe du xx<sup>e</sup> siècle.

La communauté sépharade était représentée cette année dans l'intéressant mais incomplet **The Last Sephardic Jew** (El ultimo judío sefardita) de l'espagnol Miguel Angel Nieto. Nous suivons le parcours d'un certain Eliezer Papo, jeune rabbin et professeur de

ladino (judéo-espagnol), parti à la recherche de ses racines séfardes. Il commence par Thessalonique, haut berceau du judaïsme séfard (dont la majorité des représentants a péri durant l'holocauste), pour ensuite se rendre au Portugal, puis en Hollande, en Turquie et en Israël. Le cinéaste et son sujet oublient qu'il y a une importante communauté juive marocaine de langue espagnole qui, comme celles des pays visités dans le document, a conservé de génération en génération la langue de leurs ancêtres. Le film de Nieto demeure tout de même touchant et captivant par moment.

La grande surprise du festival fut sans aucun doute le rafraîchissant et controversé **James' Journey to Jerusalem** (Massa'ot James be'Eretz hakodesh) de Ra'Anan Alexandrowicz. Fervent chrétien, le jeune sud-africain James quitte son village pour entreprendre un pèlerinage en Terre Sainte. Lorsqu'il arrive, il va devoir confronter une société israélienne prise dans le gouffre des nouveaux codes socio-politico-économiques, une réalité sociale qui, à l'instar de toutes les civilisations occidentales contemporaines, doit lutter dans un univers de plus en plus versé dans le gain immédiat, la violence et l'égoïsme exacerbé. Brillant.

La cinéaste allemande Margarethe Von Trotta nous proposait **Rosenstrasse**, où elle expose un événement peu connu de la Seconde Guerre mondiale : des épouses chrétiennes de juifs allemands réclament la libération de leurs maris lorsque Joseph Goebbels ordonne le rassemblement final de la population juive de Berlin en février 1943. Le résultat, mélange de retours en arrière et de scènes contemporaines, s'avère lourd et inintéressant même si dans l'ensemble, les interprètes demeurent convaincants. Après la proclamation de l'Indépendance en 1948, la grande partie de la population juive d'Irak s'est enfouie en Israël, poussée par les pogroms et la persécution grandissante. Dans **Forget Baghdad: Jews and Arabs – The Iraqi Connection**, le cinéaste Samir suit le trajet de quelques grandes figures du judaïsme irakien (Shimon Ballas, professeur d'arabe, Sami Michael, auteur populaire, Samir Naqqash, écrivain, et Moshe Houry, entrepreneur immobilier). Ce qu'ils racontent, c'est la difficulté qu'ils ont à s'assimiler à la culture israélienne. Mais ces représentants appartiennent à une autre génération; car aujourd'hui, en Israël, les nouvelles générations ont appris à oublier les origines de leurs parents, trop occupés à assumer leur propre identité nationale, source, aujourd'hui, de toutes sortes de spéculations.

On se souviendra de cette 9<sup>e</sup> édition grâce aussi à **Thunder in Guyana** de Suzanne Wasserman, racontant l'histoire passionnante de Janet Rosenberg, première femme juive d'origine américaine à avoir dirigé la Guyane, mais aussi à **Shalom Ireland** de Valerie Lapin Ganley, qui brosse un portrait attachant et humoristique des Juifs irlandais. Affichant complet, nous n'avons pas eu l'occasion de visionner **My Architect: A Son's Journey** de Nathaniel Kahn. Ce film fera l'objet d'une critique dans notre prochain numéro.

Élie Castiel